

# **UNE VIE DE CENT CARATS : UNE MISE EN SCENE D'UN MODELE DE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE ET SOCIAL POUR L'AFRIQUE**

**Yacouba GARBA,**

*Université André Salifou de Zinder/Niger*

*yacoubagarba@yahoo.fr*

## **Résumé**

*La problématique de la construction et du développement d'une nation forte et consciente de la noblesse de ses valeurs est, sans doute, un thème de prédilection pour beaucoup d'écrivains africains qui se sont fait le devoir de proposer aux dirigeants du continent des modèles de développement économique et social. C'est dans cette perspective que s'inscrit Une vie de cent carats de Chaïbou Dan Inna. En effet, séduit par le pragmatisme politique de Thomas Sankara, l'auteur, à travers cette œuvre, transfigure le réel en véritable œuvre d'art dont la trame de l'action est menée autour du personnage principal, Abarshi Thomas, qui ambitionne de bâtir un état nouveau, en dépit de nombreux obstacles, tant en interne qu'en externe. L'objectif de la présente réflexion est la mise en évidence du modèle de développement conçu par l'auteur à l'attention des décideurs africains pour un rayonnement du continent. Le travail convoque, d'abord, la théorie de la dynamique actancielle de A.J. Greimas qui permet d'analyser le rôle de chaque actant dans l'œuvre. Ensuite, l'onomastique, à travers une étude des noms attribués à aux principaux personnages.*

**Mots clés :** *dynamique actancielle, Cent carats, développement économique et social, modèle, onomastique.*

## **Abstract**

*The issue of building and developing a strong nation conscious of the nobility of its values is, undoubtedly, a favorite theme for many African writers who have made it a duty to propose models of economic and social development to the continent leaders. It is in this trend of thought that we have Une vie de cent carats of Chaïbou Dan Inna. In fact, seduced by the political pragmatism of Thomas Sankara, the author, through this work, transfigures reality into a true art work whose plot of the action is carried out around the main character, Abarshi Thomas, who aims at building a new state, despite many obstacles, both internally and externally. The goal of the reflection is to highlight the development model designed by the author for the attention of African decision-makers for the influence of the continent. The work fits, first, in the theory of actancial dynamics of A.J. Greimas which allows to analyze the role of each actant in the work. Also, onomastics, throughout a study of the names attributed to the main characters.*

**Keywords :** *actancial dynamics, cent carats, economic and social development, model, onomastics.*

## Introduction

En Afrique, l'œuvre littéraire est pour l'écrivain un moyen de témoignage sur le vécu quotidien de sa société. Pour cela, il se fait le devoir d'amener les peuples à prendre conscience des sacrifices énormes liés aux enjeux pour la construction d'un État modèle. Alors, une figure servant de référence devient prétexte pour écrire afin d'inciter les Africains à bâtir un monde de prospérité et de paix. Chaïbou Dan Inna adopte cette démarche à travers son œuvre théâtrale intitulée, *Une vie de cent carats*. À travers cette pièce de théâtre au titre métaphorique, l'auteur s'est inspiré de la vie et l'œuvre de Thomas Sankara (1949-1987), leader emblématique et « père de la révolution burkinabè ». Il magnifie, en effet, les idées révolutionnaires de ce dirigeant tout en montrant qu'il demeure encore, même après sa mort, un symbole d'espoir. Par conséquent, les Africains doivent s'en inspirer pour amorcer un développement économique et social. L'œuvre retrace ainsi, sous la forme d'un discours imagé, l'itinéraire de Thomas Sankara en perpétuant son message. Chaïbou Dan Inna aborde en ce sens le projet phare pour lequel, il a consacré sa vie, à savoir l'édification d'une société modèle avec des hommes intègres. Aussi, les questions suivantes méritent-elles d'être posées : Quelles sont les forces déployées par l'auteur autour du personnage de Abarshi Thomas pour la concrétisation de ce projet ? En quoi les noms attribués aux principaux personnages traduisent-ils leurs comportements dans la trame de l'action dramatique ? Les réponses à ces questions nous édifieront sur le projet de construction d'un État proposé par l'auteur. Le travail, dans sa structuration aborde, d'abord, l'engagement pour bâtir un État fort ; ensuite, un sursaut national et une lutte antiimpérialiste pour l'amorce d'un développement.

### **1. Une vie de cent carats, bâtir un État fort, conscient de ses valeurs socioculturelles**

Sous la plume de Chaïbou Dan Inna, le héros Abarshi Thomas propose des idées révolutionnaires dans un environnement pourtant très austère.

#### ***1.1. Institution d'une société modèle avec des hommes intègres***

Abarshi Thomas, convaincu que son pays vit un véritable drame, depuis des années, décide de poser des actes mémorables qui expriment une

volonté sans faille de marquer une rupture radicale avec la politique des gouvernements qui se sont succédé. Il s'agit d'une politique marquée par des années de corruption, de détournement de deniers publics, d'asservissement du peuple, de trafics en tout genre, synonymes d'entrave à tout développement. C'est pourquoi il faut absolument s'investir, transformer le passé en construisant le présent afin d'amorcer un futur radieux. Alors, pour rompre définitivement avec l'ordre ancien, Abarshi choisit de changer le nom de son pays, Tabotaki, qui devient le Kurfay<sup>1</sup>. Ce changement montre que le héros – tout comme ses concitoyens- ne peut plus vivre à Tabotaki, un espace gangrené par des inégalités sociales, la pauvreté, les trafics d'influence et la misère sciemment entretenue. À l'opposé, le Kurfay symbolise l'espoir, un monde nouveau débarrassé de tous les vices sociaux. Cependant, la viabilité de cette nouvelle société et l'atteinte des objectifs de liberté, de justice et d'indépendance assignés à ce cadre passent nécessairement par l'émergence d'hommes intègres. Ce prototype d'hommes indispensables pour l'épanouissement de la nouvelle société se décline à travers les propos de Abarchi Thomas qui, s'adressant à la nation, déclare :

Ce que fait ce pays, ce que nous faisons est une  
Révolution. On ne peut pas arrêter la marche  
inexorable de l'Histoire. Malgré les trahisons,  
malgré les souffrances,  
Nous continuerons inexorablement notre chemin.  
Camarades, ce pays a besoin d'hommes intègres.  
Il aura pour nom désormais le Kurfay.  
Ce pays a besoin de dignité,  
Il sera le berceau de l'honneur ;  
Ce pays a besoin de justice et d'équité.  
Il sera le lieu de la justice et de l'égalité.  
Ce pays a besoin de se construire.  
Ses enfants ignoreront la paresse. (C. Dan  
Inna,1993 : 69)

---

<sup>1</sup> Le Kurfay est la région natale de Chaïbou Dan INNA, il se trouve dans la région de Tillabéry, plus précisément dans le département de Filingué, chef-lieu du département et capitale du Kurfay située à environ 183 kms de Niamey, la capitale. Les habitants du Kurfay ont pour nom Kurfayawa, pluriel de Bakurfayé. La langue parlée par les Kurfayawa est le Haoussa.

Abarshi décline ici non seulement une vision prospère du Kurfay, mais il précise aussi le type d'hommes habilité à l'incarner et à conduire à sa destinée. Il s'agit d'hommes intègres, qui doivent désormais avoir le sens de la probité morale. Abarshi Thomas incarne justement ce prototype de citoyens responsables. Pour lui, l'intérêt général doit toujours primer sur ceux personnels et égoïstes. C'est d'ailleurs pourquoi, alors qu'il est Ministre de l'Information et Porte-Parole du Gouvernement, le héros annonce, sans hésitation, en direct de la télévision nationale, sa démission du gouvernement :

Le conseil des ministres a adopté le projet de décret portant institution d'une taxe d'arrondissement dans les collectivités territoriales et d'une taxe de voirie dans les grandes villes, les mairies notamment. Ces taxes sont exigibles par personne. Elles seront prises en compte par les autorités administratives dans l'élaboration du budget de chaque collectivité (...). Mais cette décision me semblant tout à fait inopportune en raison de la situation déjà tragique que vivent les masses paysannes, je ne peux m'y associer. J'ai déjà fait part à mes collègues de mon avis sur le sujet. N'ayant pas pu les infléchir, j'ai décidé de me démettre de mes fonctions de Ministre de l'Information et de porte-parole du gouvernement. Les souffrances du peuple sont déjà indicibles ; on ne peut continuer à le saigner. Ou alors, ce sera sans moi... Je ne participerai pas à la curée. (C. Dan Inna, 1993 : 45-56).

Par cette décision inattendue, Abarshi Thomas prend non seulement le parti du peuple, mais il annonce également le socle de tout son engagement : la lutte pour l'instauration d'une société égalitaire. Dès lors, pour acquérir la confiance du peuple, le héros de *Une vie de cent carats*, décide en toute humilité de rompre avec l'apparat des milieux des dirigeants, symbole, pour lui, d'un luxe insolent acquis sur le dos des pauvres citoyens. Désormais, il fraternise avec le petit peuple, ces différents exclus du système. Chaïbou Dan Inna révèle cela en présentant son personnage à Rabat dans un bar populaire qui lui rappelle le *Kwana*

*da Murna* <sup>2</sup> de chez lui. (1993 : 24). Ce type d'endroit est pourtant, vu comme un milieu dangereux réservé uniquement aux petites gens. Cette même attitude de rapprochement avec les gens ordinaires, Abarshi Thomas l'observe également avec les soldats dont il assure pourtant le commandement (C. Dan Inna, 1993 : 9). Invité à partager, en effet, le repas avec les officiers, comme à l'accoutumé, il a tout simplement décliné l'invitation en préférant prendre le déjeuner avec les soldats. Cette attitude du héros lui a valu d'être tout simplement considéré comme un factieux, car il brise un tabou. Mais, cela représente pour lui une façon de mettre les citoyens ordinaires en confiance afin d'entrevoir à l'avenir des actions salutaires communes pour le bien de tous. Cette attitude de Abarshi Thomas considérée comme révolutionnaire par les milieux bourgeois participe pour lui de l'édification d'un monde de paix, de justice et d'égalité entre les hommes. Cela rappelle celle de Thomas Sankara, leader de la révolution burkinabè :

Je crois comprendre l'intention subjective de Sankara : il n'a pas l'ambition de créer un système philosophique nouveau comme N'Nkrumah vieillissant ou Cheikh Anta Diop dans sa jeunesse. Son ambition est autre, à la fois plus modeste et plus difficile : il se veut la voix des hommes sans voix. Les paroles qu'il articule sont celles des masses populaires. (...). En d'autres termes : Sankara porte en lui les valeurs irrépissibles de tout homme humilié, de tout homme cherchant sa liberté. (J. Ziegler et J. Ph Rapp, 1986, <http://classiques.uqac.ca/>).

Jean Ziegler continue d'ailleurs en précisant toujours le rôle désigné par Thomas Sankara pour l'accomplissement de sa nouvelle mission. Il précise en ce sens :

---

<sup>2</sup> *Kvana da Murna* signifie en Haoussa passer la nuit dans la joie

Valeurs de dignité, de tolérance, de justice sociale, de réciprocité, de complémentarité entre les hommes. Valeurs qui sont au fondement de tout combat d'émancipation. Sankara est le créateur d'un imaginaire de convocation nouveau et puissant. (J. Ziegler et J. Ph Rapp, 1986, <http://classiques.uqac.ca/>).

Cependant, l'édification d'un monde égalitaire avec des hommes intègres suppose aussi une lutte sans merci contre la corruption et le détournement des deniers publics.

### ***1.2. La lutte contre la corruption, un mécanisme pour réussir le pari***

À travers *Une vie de cent carats*, Chaïbou Dan Inna dénonce la mauvaise gouvernance des hommes politiques qui affichent comme principale ambition de s'enrichir sur le dos du peuple, quand bien même ils sont censés assurer à ce dernier protection et bien-être. La mauvaise gouvernance a pour corollaire la corruption, le trafic d'influence et le détournement des deniers publics. Ainsi, la narration de l'œuvre d'*Une vie de cent carats* se déploie dans un univers chaotique où la misère est le lot quotidien du peuple. Dans le même temps, les gouvernants de Tabotaki, insoucians, vivent dans l'opulence la plus totale. Le personnage du premier *gambara* relève ici cet état de fait<sup>3</sup>:

Des mois, des années ont passé  
Thomas est revenu  
Thomas et ses idées  
Thomas et ses amis  
Ils retrouvent le pays  
Et ses misères sans fin  
... Tout l'enfer du Sahel  
Le long du fleuve de la vie  
Sur une rive le peuple en gésine  
Et sur l'autre les chefs avides de richesses

---

<sup>3</sup> Les *gambaras* sont, dans les sociétés Haoussa des griots satiriques, des poètes marginaux qui excellent dans l'art de parler qui abordent souvent des sujets tabous. Dans *une vie de cent carats*, ils jouent un rôle dramatique important. Non seulement, c'est par eux que le lecteur apprend certaines informations. Mais par leur maîtrise de l'art de la parole, ils contribuent aussi à donner au texte tout son aspect littéraire.

Qui s'amuse...  
Car ils aiment les plaisirs  
La fête, les femmes  
Et le bon vin... (C. Dan Inna, 1993 : 31)

À travers ce passage, le *gambara* évoque un pays en ruine devant des dirigeants malheureusement insensibles à la misère du peuple. L'expression "le peuple en gésine" qui revoie à l'image de la femme en couche traduit la douleur ineffable d'un peuple en agonie. Cette situation a ainsi provoqué le coup d'État perpétré par l'armée à la tête de laquelle se trouve le colonel Janzaki. Par cet acte, les militaires se présentent en justiciers aptes à défendre la cause du peuple brimé par seize années de pouvoir corrompu. L'auteur le fait alors dire au colonel Janzaki :

Officiers de la Cause Nationale, c'est à une mission que je vous convie. Il s'agit d'œuvrer au redressement du pays. Rappelez-vous : livré depuis seize ans à un vieillard gâteux, le pays s'en allait à vau-l'eau. Fallait-il assister passivement au naufrage ? Regarder s'effriter les biens acquis par ce pays par les soins de l'armée ? (C. Dan Inna, 1993 : 32)

Mais cette arrivée de Janzaki au pouvoir est malheureusement marquée par une désillusion avec davantage, une accentuation de la mauvaise gouvernance. Dès lors, le peuple, désenchanté, est plongé dans une situation invivable conduisant au drame. Et pour cause, le redressement prôné par le colonel Janzaki se fait au détriment du citoyen ordinaire avec une panoplie de mesures impopulaires. Face à la faillite de la Banque Pour la Construction Nationale (BPCN) des mesures vigoureuses ont été prises. Pour cela, il est institué : « Une épargne nationale obligatoire pour tous les citoyens ; un recrutement d'experts européens pour encadrer les nationaux et enfin de mettre fin à l'octroi des avances sur salaire ». (C. Dan Inna, 1993 : 35). Concernant cette épargne, des émissaires du gouvernement envoyés dans tout le pays exigent surtout aux paysans de s'en acquitter. Pour cela, ils se sont retrouvés chez *Sarki*, le chef de village, munis chacun d'une convocation après la visite de l'émissaire. La situation devenant encore plus critique pour les paysans, certains à l'image du protagoniste Harouna se réfugient en ville pour échapper aux brimades du *Sarki* et des gendarmes. Là aussi, la désillusion de Harouna

est comble devant les conseils avisés d'abandonner toute fréquentation d'avec Abarshi Thomas sous peine de se retrouver en prison : « Qu'est-ce que j'ai à perdre moi ? Rien. Depuis deux mois que je suis ici, je n'ai ni argent, ni travail. Et en prison de toute façon, on a le gîte et le manger ». (C. Dan Inna, 1993 : 50). Abarshi Thomas refuse de participer à la déconfiture de l'État, d'abord en tant que membre du gouvernement du colonel Janzaki, et encore plus vigoureusement en tant que premier responsable du Kurfay. Il va ainsi imposer à chaque responsable de déclarer ses biens à sa prise, comme à sa cessation, de fonction. En modèle, Abarshi Thomas se propose et déclare en premier ses biens. Il recommande ensuite aux autres membres du gouvernement de l'adjoindre suivis par les cadres nommés aux hautes fonctions de l'État. La moralisation de la vie politique passe, entre autres mesures, par la création de tribunaux populaires chargés de juger les fonctionnaires indéliçats. Enfin, la Révolution décide de la suppression de l'équivalent annuel de location en faveur des fonctionnaires. Toutes ces mesures ont concouru à transformer le cadre socioéconomique, synonyme d'un développement évident. À ce sujet, Abarshi Thomas énonce :

Camarades, le combat que nous avons mené depuis que le peuple a pris les armes le 4 août commence à porter ses fruits : par la création des tribunaux populaires, nous avons essayé de moraliser la vie politique, il n'y a pratiquement plus de corruption. Plus aucune fortune ne se crée à l'ombre des fauteuils ministériels ou de PDG. (C. Dan Inna, 1993 : 82)

L'institution d'une société modèle implique aussi une meilleure réorganisation des structures de la chefferie traditionnelle.

### ***1.3. La refondation de la chefferie traditionnelle pour une société plus juste***

Dans la plupart des pays africains, la terre reste la propriété exclusive du premier occupant ou celui qui aura creusé en premier le puits. Il en devient donc le maître chargé d'attribuer le droit d'usage aux autres hommes. Cela se passe à travers un don, c'est-à-dire une cessation définitive, ou par un prêt. Très souvent, le propriétaire de la terre est le chef du village ou du canton l'ayant héritée à son tour de ses ancêtres. *Une vie de cent carats* met en exergue deux protagonistes qui apparaissent



comme chefs traditionnels au cœur du dispositif du discours. Il y a d'abord, le *Sarki* qui est l'équivalent de chef de canton ou sultan dans certaines régions haoussa. Ensuite, vient le *Hakimi* qui est l'équivalent de chef de village ou de quartier. Étant tous deux en contact direct avec le peuple, ils jouent un rôle de relai d'avec le pouvoir politique central. En ce sens, ils participent activement dans l'application des mesures administratives. Ils servent dès lors de courroie de transmission entre le pouvoir politique et les citoyens. Ces acteurs du pouvoir traditionnel africain deviennent ainsi les collaborateurs directs des pouvoirs politiques modernes. À ce titre, ils jouissent de certaines faveurs de la part des dignitaires du pouvoir central. En cela, ils bénéficient de complicité à travers l'impunité dans leurs exactions et autres violations de droits menées contre les plus démunis. Le protagoniste du *Sarki* s'illustre en ce sens car, c'est par lui que le pouvoir arbitraire du colonel Janzaki passe pour imposer aux paysans l'acquittement d'un fond destiné au redressement de la Banque Pour la Construction Nationale, conduite pourtant à la ruine par ces mêmes gouvernants. Cependant, face à cette situation arbitraire, Abarshi Thomas propose une autre vision, tout à fait différente, car elle redimensionne le rôle de cette chefferie traditionnelle corrompue. Pour lui, en effet, elle doit désormais être au service exclusif du peuple et de l'intérêt général. C'est justement au nom de l'intérêt général, de la justice et de l'équité que Abarshi Thomas refuse de répondre favorablement à une requête du *Hakimi* ayant saisi le gouvernement d'un prétendu litige champêtre. Le *Hakimi* a voulu en effet que le gouvernement arrache les champs des mains de paysans sous le fallacieux prétexte qu'ils appartiennent à ses grands-parents. À ce sujet la réponse de Abarshi Thomas est sans appel : « Mais cette affaire est réglée ! Il n'y a pas de litige. Il voudrait que des paysans soient dépossédés de la terre qu'ils travaillent parce qu'elle a appartenu à son grand père ! Ce n'est pas possible. Désormais la terre est un bien de l'État ». (C. Dan Inna, 1993 : 75). Par cette décision, Abarshi brise un tabou : la terre n'est plus une propriété des chefs traditionnels. Mais elle appartient désormais à celui qui sait la mettre en valeur. Et à Pacôme qui voulait défendre le *Hakimi*, Abarshi répond vigoureusement : « Écoute, Pacôme, qu'est-ce que nous cherchons ? Lutter contre la faim. Qu'est-ce que nous avons dit au peuple en prenant le pouvoir ? Que cette terre serait une terre de justice et d'égalité. Je ne vais pas arracher leur terre à des paysans pour plaire à un féodal ! ». (C. Dan Inna, 1993 : 76). Par ces décisions

inattendues, la révolution récuse le chef coutumier dans le litige qui l'oppose à de simples paysans. Cela est d'autant plus normal que pour Abarshi, l'objectif visé est l'autosuffisance alimentaire dans l'optique d'abandonner la main tendue à l'extérieur. Mais pour le *Hakimi*, cela est un affront à la chefferie traditionnelle, d'où sa ferme résolution de se tourner vers Boka, son féticheur. Il lui dit : « va et travaille, que plus jamais la lune n'emprunte le chemin du soleil ». (C. Dan Inna, 1993 : 9). Par cette parole sibylline, le *Hakimi* arbore une féroce animosité envers Abarshi Thomas avec juste pour crime une réforme agraire pour l'intérêt général. Il est aussi évident que la prospérité de tout pays passe par des bases solides pour amorcer son développement économique

## **2. Une vie de cent carats, entre sursaut national et lutte antiimpérialiste pour l'amorce d'un développement économique**

L'ambition de Abarshi Thomas et son équipe désormais aux commandes de l'État s'annonce à travers une politique d'autonomisation. L'armée devient alors le pilier de cette réforme. Il faut alors créer les conditions d'une rupture radicale avec un ordre inique.

### ***2.1. Le travail, pivot du progrès et arme de libération***

Contrairement au colonel Janzaki, ayant ignoré le potentiel intellectuel de ses concitoyens à accomplir de grandes œuvres, en faisant recours par conséquent aux services des expatriés, Abarshi Thomas, s'appuie fortement sur les ressources humaines de son pays qu'il valorise. Il est en effet, convaincu que nul ne pourrait venir développer le pays à leur place. Il l'explique clairement à ses concitoyens :

Nous devons cependant nous convaincre que personne ne viendra nous construire notre maison. (...) Kurfayawa, sachons relever le défi ! La dignité commence avec le travail et c'est pourquoi je vous appelle à la transformation du pays. Par la main, relier le Sahel à la mer. Par la main, nos ancêtres ont construit des pyramides. Par la main, puisque nous sommes pauvres, construisons notre chemin de fer. (C. Dan Inna, 1993 :73)

La bataille pour la construction du chemin de fer, sous la supervision d'ingénieurs nationaux mobilise toutes les couches sociales. Ce projet

doit aussi être combinée, selon le plan préétabli, à l'édification d'un village, un puits et une école. Conscient de l'enjeu Abarshi Thomas évoque l'image de l'arbre du Ténééré, cette espèce végétale rare, ayant résisté à toutes les intempéries du désert. Cet arbre est d'ailleurs considéré comme étant l'incarnation de la résistance. Il s'agit de cet acacia solitaire ayant défié une nature désertique, pourtant très hostile : « Soyons pareils à l'Arbre du Ténééré ». (C. Dan Inna : 1993 :54). En vue du plein accomplissement de cette mission, Abarshi invite ses concitoyens à s'investir fortement pour réaliser ce rêve continental : « Pour bâtir nos maisons, pour construire nos écoles, pour forer nos puits, soyons des charpentiers, soyons des maçons, soyons des forgerons, soyons des puisatiers ! Soyons des artisans ! Utilisons, camarades, le génie de nos peuples ! ». (C. Dan Inna, 199 :34) Cette philosophie de l'effort et le sens du sacrifice cadrent parfaitement avec l'idéal des grands bâtisseurs de vastes empires africains à l'image, par exemple, de Chaka Zoulou, fondateur du peuple éponyme. Ce héros qui, malgré le règne de la dictature, a su constituer à partir d'une multitude de tribus éparses, un vaste ensemble politique solidement structuré : « Ce que je demande (...), c'est que le peuple comprenne toujours que la vie la plus sûre est celle que l'on se crée à l'ombre de la sagaie ». (S. Badian, 1972 : 27) De même, l'engagement de Thomas Abarchi rappelle le personnage de Christophe dans *La tragédie du roi Christophe*, d'Aimé Césaire (1963). Convaincu en effet, que seul le travail conduit à la vraie indépendance, ce protagoniste impose à son peuple un rythme de travail infernal "pour sortir des sentiers battus". Thomas Abarchi s'inscrit dans la droite ligne de ces leaders africains par l'ouverture de soi sur le monde. Il est évident d'ailleurs que l'indépendance économique de tout pays dépend aussi en grande partie de la nature des relations avec les pays amis.

## ***2.2. Nécessité de rompre avec un système prédateur et diversification des partenaires***

Les relations avec l'extérieur plus précisément avec les anciennes puissances coloniales des pays africains n'ont toujours pas été saines. Elles portent, en effet, le plus souvent, le sceau du mensonge, de la trahison et des combines qui n'ont eu pour dessein que de piller les ressources des Africains. Ce qui du reste plonge le peuple dans une misère sans fin, détruit à la limite l'économie des pays africains :

Mais dans leurs empires néocoloniaux, face aux peuples périphériques qu'elles dominent, ces mêmes démocraties occidentales pratiquent ce que Maurice Duverger appelle « le fascisme extérieur » : dans les pays du tiers monde, depuis près de vingt ans, tous les indicateurs sociaux (sauf l'indicateur démographique) sont négatifs. La sous-alimentation, la misère, l'analphabétisme, le chômage chronique, les maladies endémiques, la destruction familiale sont les conséquences directes des termes inégaux de l'échange, de la tyrannie de la dette. Les démocraties occidentales pratiquent le génocide par indifférence. (J. Ziegler et J. Ph Rapp, (1986, <http://classiques.uqac.ca/>).

Abarshi Thomas se révolte contre de telles pratiques en remettant en cause les anciens accords avec la métropole afin de créer les conditions pouvant favoriser l'essor économique des pays dominés :

Camarades, il n'y a pas de compromis possible, ce serait se compromettre. Les États du Tiers-Monde ont le devoir, pour se libérer des multinationales, des banques, des spéculateurs et des usuriers des tout acabit, de vivre à leur échelle, de promouvoir une économie nationale qui vise à satisfaire prioritairement les besoins nationaux. (C. Dan Inna1993 :54)

À travers ce passage, le héros Abarshi Thomas prouve que la présence des sociétés étrangères est faite très souvent de relations de dominants à dominés. Et pour lui, une telle prédisposition ne favorise aucun essor économique des dominés. C'est pourquoi, il faut absolument rompre ce contrat léonin et envisager d'autres voies plus bénéfiques à l'économie nationale. C'est au regard de ce constat amère qu'il dit : « Refusons d'imposer à nos peuples des plans concoctés par ceux-là mêmes qui s'abreuvent de notre sang et s'engraissent sur notre dos, tout en disant qu'ils vont nous aider à sortir de la misère ». (C. Dan Inna, 1993 : 54). Par ailleurs, pour le héros, les relations internationales ne doivent plus être comme par le passé. En effet, son pays a désormais décidé de procéder à une diversification de ses partenaires en fonction de ses intérêts. C'est ce qui justifie l'accueil du colonel Faquida, président de la république de

Numidie, considéré par les occidentaux comme "le père du terrorisme" et "principal agent de la déstabilisation des pays de la sous-région". (C. Dan Inna, 1993 : 55). Mais pour Abarshi Thomas, cette diabolisation est sans effet, car le colonel Faquida est plutôt un chef d'État qui mérite respect au regard de son engagement pour son peuple et pour l'Afrique dans sa lutte contre l'impérialisme occidental. En outre, les relations internationales sont placées sous des nouveaux auspices, car le héros brise le mythe créé autour des ambassadeurs occidentaux. Désormais, les anciens colonisateurs doivent savoir se plier aux exigences du pays. D'ailleurs, il a été décidé que les présentations des lettres de créance se font non pas dans les salons feutrés de la capitale, mais en région : « À partir d'aujourd'hui, en terre du Kurfay, les présentations des lettres de créances se feront tour à tour dans les différentes régions, parfois sous les arbres comme aujourd'hui sous ce baobab, d'autres fois sous des hangars ». (C. Dan Inna, 1993, p.72). Cette situation permet selon lui de faire vivre concrètement aux ambassadeurs les réalités du pays. La révolution instaurée par Abarshi Thomas réserve aussi une place importante à l'armée.

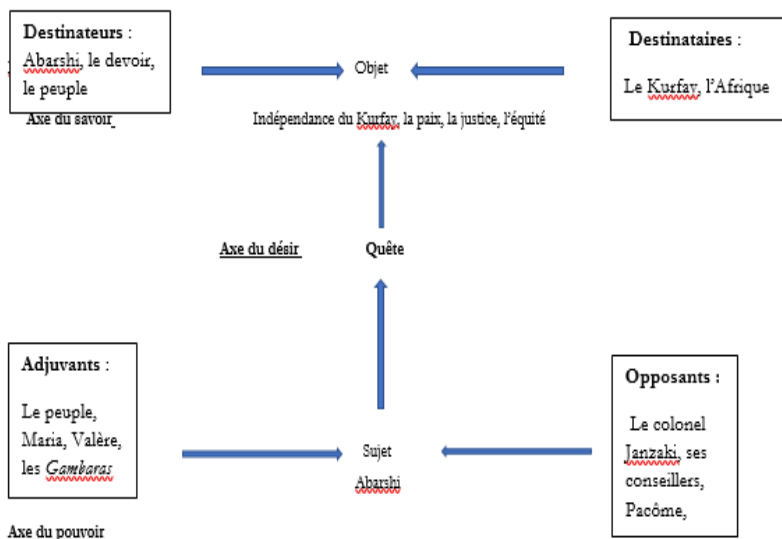
### ***2.3. L'armée et son rôle dans le processus de développement***

Contrairement à certaines allégations, l'armée joue un rôle capital en politique. Pour le père de la révolution du Kurfay, elle constitue un pilier non négligeable dans la conduite des affaires du pays. D'abord au sein des casernes, le chef militaire doit inspirer confiance au lieu de paraître comme un bourreau pour les soldats. Il ne doit plus aussi être "plus craint que le gardien des enfers." Abarshi Thomas plaide ainsi pour une attitude de souplesse, non sans rigueur envers les hommes de rang. Cependant, ces réformes agacent, à la limite, le colonel Janzaki qui en perçoit les germes de l'indiscipline dans l'armée. Et à Abarshi de répliquer : « Mais c'était la colonisation ! Pourquoi voudriez-vous que je me comporte comme un officier de l'armée coloniale ? ». (C. Dan Inna, 1993 :22). Pour participer véritablement à la gestion du pays, le chef militaire doit s'instruire pour ne pas ressembler à ces "responsables politique incultes" dont parfois la seule "obsession" est de "bouffer". N'est-ce pas pour se soustraire de cette classe de militaire que Abarshi Thomas choisit de lire des livres comme *Le Capital* ou *Le Manifeste* de Karl Marx ? (C. Dan Inna, 1993 : 26). C'est également en ce sens que Thomas Sankara, lui-même, indique : « Un militaire sans formation politique n'est qu'un criminel en

puissance ». (<https://lefaso.net>). Cette conception du rôle de l'armée prônée par Abarshi Thomas s'inscrit parfaitement dans la vision de Thomas Sankara. Pour lui, en effet, les militaires ont un rôle éminemment important dans la construction du pays :

Nous considérons que l'armée est l'arme du peuple et qu'elle ne saurait vivre dans une quiétude et une opulence qui jureraient avec la misère chronique de notre population. Par conséquent, nos militaires doivent quotidiennement ressentir ce que ressent le peuple. Alors, pour les amener à toucher ces réalités, nous les associons aux exigences les plus courantes. Nous avons donc décidé qu'en plus de leurs activités purement militaires, professionnelles et tactiques, ils devront participer à la vie économique. (J. Ziegler et J. Ph Rapp, 1986, <http://classiques.uqac.ca/>).

La théorie de la dynamique actancielle appliquée à *Une vie de cent carats* permet de saisir le rôle des personnages qui gravitent autour de Abarshi Thomas. Ainsi, au niveau de l'axe du désir apparaît un sujet, Abarshi Thomas, à la quête d'un objet, un monde de paix, d'équité et de justice. Du côté de l'axe du savoir se trouve le destinataire, Abarshi Thomas, le devoir et le peuple ; puis le destinataire, le Kurfay et l'Afrique, auquel sont destinés les actions du destinataire. Enfin, au niveau de l'axe du pouvoir se trouvent les adjuvants dont le rôle est d'aider le sujet dans l'accomplissements de sa mission. Ils ont pour nom le peuple, Maria l'épouse de Abarshi, Idriss, Valère et les poètes *Gambaras*. Viennent ensuite les opposants au projet de Abarshi que sont le colonel Janzaki, ses conseillers, le Hakimi, Pacôme et Lawali. Ce dispositif se matérialise par le schéma actanciel suivant :



Une étude onomastique permet de comprendre que le choix des noms de certains protagonistes n'est pas un fait de hasard. C'est d'ailleurs souvent le cas en Afrique. Chaïbou Dan Inna a attribué des noms qui correspondent aux principaux actants. Ainsi, au colonel président de Tabotaki, est donné le nom de Janzaki qui signifie littéralement, en haoussa le « lion rouge ». Cet animal sauvage, symbolise, la violence, le respect pour sa puissance et la crainte. Ce nom dépréciatif sied bien au personnage qui, durant son règne, a martyrisé son peuple. En choisissant ce nom, l'auteur a tout simplement opéré une animalisation de l'humain. Un autre colonel fidèle du précédent porte le nom de Riba qui signifie « bénéfice » en haoussa. Il s'agit d'une chosification qui montre que le personnage appartient à la catégorie de ceux qui tirent profit des malheurs du bas peuple. Quant au nom Abarshi, il signifie littéralement en Haoussa « *qu'on le laisse [vivre]* ». Ce nom est le plus souvent donné à un enfant qui vient après des frères qui sont tous décédés. L'expression reflète de l'augure où les parents de l'enfant procèdent ainsi à un vœu pour une longévité. À ce sujet, Chaïbou Dan Inna dit : « J'ai choisi ce nom pour qu'il (le héros) continue à vivre dans la mémoire des hommes ». (H. Dicko Bossou, 1998 : 91). Concernant le pseudonyme du héros "Cent carats pour les intimes", il se rapproche phonétiquement de

Sankara, du Burkina Faso, comme pour dire que Cent carats, c'est Sankara. D'ailleurs, Chaïbou Dan Inna l'a clairement dit : « La pièce s'inspire de la vie de Thomas Sankara ». (H. Dicko Bossou, 1998 : 86) Et plus loin, il ajoute : « Je dois dire que j'ai pensé à la dédier [la pièce] de manière explicite à Thomas Sankara. Mais j'ai pensé que le titre était suffisamment explicite ». (H. Dicko Bossou, 1998 : 89). Ce nom fait également référence à l'or, ce métal dont même le temps ne peut altérer la valeur. En donnant ce nom, l'auteur choisit d'immortaliser le héros parmi ceux-là dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans les annales de l'histoire de l'Afrique.

## Conclusion

À travers *Une vie de cent carats*, Chaïbou Dans Inna, sans doute fasciné par le courage, l'héroïsme et la vision politique d'un homme d'État hors du commun, a transformé le réel en véritable œuvre d'art grâce à son imagination fertile. L'auteur, avec le héros Abarshi Thomas, propose aux hommes politiques africains un modèle de développement dont le socle reste et demeure l'intégrité, la préservation des biens communs, le travail sans relâche, la lutte contre le néocolonialisme, la restructuration de l'armée et celle de la chefferie traditionnelle, condition *sine qua none* pour amorcer un développement économique et social afin sortir de la précarité. Il s'agit d'un vaste projet dont la mise en œuvre exige la mobilisation de tous et de chacun, sous la conduite éclairée d'un homme averti et engagé. C'est à cette noble tâche qu'il s'est investi pleinement, tout comme Patrice Lumumba, dans *Une saison au Congo* (A. Césaire, 1973), Sonni Ali Ber (B. Hama, 1971) dans la pièce éponyme, pour le bonheur de leur peuple. En s'inspirant de la vie de Thomas Sankara, pour réaliser une œuvre d'art, Chaïbou Dan Inna rend un hommage mérité à un digne fils de l'Afrique duquel la jeunesse et les responsables d'aujourd'hui et de demain doivent de tout temps s'inspirer, comme le dit si bien un des poètes gambara :

Vivant dans nos mémoires et vivant dans nos  
cœurs  
La voie qu'il a tracée sera aussi la nôtre  
Thomas est pour nous, comme la brume  
Qui enveloppe la montagne  
Aux mois de l'harmattan



Quand on parle d'Afrique  
C'est lui qu'on aperçoit.  
Il sera pour nous et pour tous ceux qui viendront  
Notre ancêtre premier. (C. Dan Inna, 1993 : 96)

## Références Bibliographiques

**Badian Seydou** (1972), *La Mort de Chaka (Sous L'orage Suivi de)*, Paris, Présence Africaine.

**Césaire Aimé** (1963), *La tragédie du roi Christophe*, Paris, Présence Africaine.

**Césaire Aimé** (1973), *Une saison au Congo*, Paris, Éditions du Seuil.

**Dan Inna Chaïbou** (1993), *Une vie de cent carats*, Niamey, Nouvelles Imprimerie du Niger.

**Dicko Bossou Halimatou** (1998), *La problématique d'un héros tragique dans une vie de cent carats de Dan Inna CHAIBOU*, mémoire de maîtrise, Faculté des Lettres et sciences Humaines, Université Abdou Moumouni de Niamey.

**Hama Boubou** (1971), *Sonni Ali Ber*, Niamey, Nouvelles Imprimerie du Niger,

**Ziegler Jean et Rapp J. Ph.** 1986, <http://classiques.uqac.ca/>, *Thomas SANKARA, un nouveau pouvoir africain*, consulté le 17 mai 2022